

La démotivation des élèves est-elle irrationnelle ?

Préambule

Dans le cadre d'un questionnaire sur les élèves en difficultés et leur démotivation, les différents acteurs du système éducatif du bassin de Romorantin sont invités à participer à une conférence de F Dubet, sociologue

Celle-ci, grâce aux apports théoriques et à l'analyse des faits, doit déboucher sur un ensemble de formations et de réflexions adaptées à chacun des établissements en fonction de leurs besoins identifiés.

Introduction

En 2006, il n'est pas rare d'entendre par les différents acteurs de la communauté éducative que le niveau scolaire des élèves baisse, la culture n'est plus ce qu'elle était, le niveau d'exigence du brevet des collèges est inférieur à celui du certificat d'étude... Mais déjà Platon faisait le même constat quant au niveau des élèves et leur comportement ! Devenons-nous passéistes de cette école du début du XX siècle ?

Cependant il faut nous méfier du discours que l'école tient sur elle-même et être plus nuancé dans nos conclusions. Apparemment, parents, enseignants, politiques conservent une image très idéalisée de leur propre scolarité. Pour autant, l'école des années cinquante ne ressemble en rien à l'école du XXI siècle.

En effet, en 1950 seulement la moitié des élèves possède le certificat d'étude. Les enfants d'ouvriers qui réussissaient le concours d'entrée en sixième, finissaient par refuser cet accès au collège pour se consacrer à la formation en apprentissage.

Cette désaffection, aujourd'hui, pour les apprentissages scolaires trouve semble-t-il son origine dans la **démotivation des élèves**. Celle-ci constitue **le problème majeur** auquel doit faire face le système éducatif et donc les enseignants dans leurs cours, puisque il est reconnu que nous ne pouvons apprendre que si nous sommes motivés.

L'apprentissage doit avoir du sens. « Souvenons-nous de ces heures rongées par l'ennui en sciences physiques ou bien encore en cours de langues étrangères ». Si nous nous en référons au comportement des adolescents, nous observons que certains restent très hermétiques aux disciplines scolaires. Pourtant, ils se passionnent pour la musique les jeux vidéo ou bien l'informatique et dans ces moments là, ils redoublent d'efforts, d'investissement et apprennent incontestablement.

C'est pourquoi, intéressons-nous aux différents registres de la motivation.

- **La motivation liée l'« Habitus » social de l'individu**

Par exemple les enfants d'un couple d'enseignants disposent d'un véritable atout. En effet, ils sont dans un registre de valorisation du plaisir à travailler et profitent d'un environnement culturel. Les élèves travaillent pour faire plaisir à leur maîtresse puis ensuite pour faire plaisir à leur parents. Cela peut même aller jusqu'à la sur motivation

puisque ceux-ci vont bénéficier de cours particuliers, se rendre à l'étranger pendant les vacances scolaires ou même faire de manière anticipée le programme de certaines matières... Pour ces élèves là, il y a le plus souvent l'ambition de réussir et de toute évidence le milieu est porteur.

Cette motivation se construit et compte énormément dans leur réussite.

- **La motivation liée au rapport d'utilité**

C'est toujours un peu difficile pour l'école de faire ce constat, mais les élèves veulent que le sacrifice engagé (temps, énergie) pour les apprentissages soit payant. C'est à dire, qu'ils souhaitent mesurer le bénéfice de cet effort et espèrent un emploi en sortant de leur cursus scolaire. Ceux-ci ont-ils les moyens de s'inscrire dans le long terme ? Le but de la formation, entreprise par l'étudiant, lui semble trop diffus et ne lui permet donc pas de s'engager complètement. L'échéance et les objectifs restent trop lointains.

- **La motivation liée au plaisir intellectuel**

Cette motivation relève du plaisir d'apprendre. Ce que j'apprends me plaît parce que cela me rend plus libre, plus autonome, plus compétent.

Remarquons que les élèves de CP veulent apprendre à lire pour devenir plus grand. Pour les élèves de classe de troisième, apprendre n'est pas le moyen de devenir plus libres, mais leur permet simplement de passer en classe supérieure... Ainsi la source de motivation n'est pas la même.

De fait l'élève idéal est celui qui dispose de ces trois types de motivation. Il appartient à un milieu social porteur, dépend d'un établissement de centre ville, est inscrit dans les filières sélectives et bénéficie du soutien familial. **Cet élève se fait de plus en plus rare.** En effet, nous sommes confrontés aux pluralités des cultures, des attentes. Alors dans un milieu où la culture est plus lointaine, malgré l'injonction des parents au travail, s'installe peu à peu la démotivation et tout ce qu'exprime l'enseignant devient de plus en plus étranger à l'élève.

De plus « l'effet pygmalion » doit être pris en considération dans la relation pédagogique.

Pour motiver ses élèves, l'enseignant se doit d'être motivé. Des études sociologiques démontrent que le niveau d'attente des enseignants vis-à-vis de leurs élèves est déterminant dans la réussite de ceux-ci. C'est pourquoi ceux-ci ne peuvent dire : « soyez motivés ».

De même, les recherches en psychologie cognitive nous révèlent en quoi la difficulté de la tâche est déterminante dans la réussite ou l'échec des élèves.

Ce problème de motivation semble être récurrent dans notre société puisque le monde de l'entreprise du politique n'y échappe pas. Les obligations sociales diminuent au fil du temps, les individus deviennent plus libres, plus autonomes, du coup ils doivent puiser en eux-mêmes les raisons de leur motivation.

Si une analogie est possible, faisons-la au niveau du couple. Au 18^{ème} siècle, ce qui unit une femme et un homme ce n'est pas tant l'amour mais plus un pacte social d'union.

Eventuellement, la dame rêve d'une romance à la « Tristan et Iseult ». Aujourd'hui, si le couple veut durer, il faut qu'il se motive. Les liens du mariage, les enfants, le logement n'apparaissent plus comme des contraintes dans une séparation éventuelle. Pour que la famille

dure, il faut se motiver, cela devient un véritable travail. Nous pouvons tenir le même discours avec la religion. Avant celle-ci s'imposait de fait. La croyance allait de soi. Actuellement le cadre institutionnel déclinant, les individus doivent se motiver pour croire. Il en est de même pour des élèves. Une enquête faite auprès de jeunes de terminales, met en avant que pour ces derniers, la difficulté à l'école n'est pas tant la discipline, le travail qu'elle exige, mais bien la motivation. **C'est-à-dire trouver une motivation intrinsèque.**

Pourquoi aujourd'hui, enseigner constitue pour certains une véritable « épreuve »? Comment expliquer les motifs de cette démotivation chez les élèves mais aussi chez certains enseignants ?

A) Transformation du système scolaire : la massification

Quelques chiffres:

- en 1964, 12% d'une classe d'âge possède son baccalauréat. La moitié est dans la vie active(réforme Berthouin 1959, école obligatoire jusqu'à 16 ans).
- 2006, 70% d'une classe d'âge obtient son baccalauréat et 8% de celle-ci va en classe préparatoire.

L'école d'aujourd'hui est une autre école. Par les différentes réformes amorcées dès les années 1936, l'école s'unifie, se démocratise et accueille de plus en plus d'élèves, d'horizons les plus divers.

1) L'école d'autrefois

Les élèves du secondaire sont, le plus souvent des « héritiers » (l'école prolongement de la culture familiale) et pour certains des « boursiers » (école ascenseur social). Les premiers sont ceux qui se trouvent dans les grands lycées tels que Henri 4 ou bien encore Louis Legrand. L'autre type d'élève, enfant de paysan ou d'ouvrier, repéré par le maître d'école, voit dans le système scolaire le seul moyen de sortir de son milieu. Ce dernier est motivé parce qu'il est impressionné par la culture environnementale. Ainsi, dans les années 58 ces deux types d'élèves sont motivés mais tous les autres n'y sont pas. **L'histoire de l'école est le plus souvent racontée par les vainqueurs du système qui ne conservent que les souvenirs éblouissants.**

2) L'exigence d'avoir un diplôme

Avant ne pas posséder de diplôme, n'apparaît pas comme un problème. Les adolescents ou les jeunes adultes sortent du système scolaire et trouvent un emploi à la hauteur de leur qualification. Ils peuvent même espérer une promotion interne. Ainsi les diplômes ne sont pas incontournables.

Actuellement, tout le monde va longtemps à l'école et ne pas avoir de diplôme constitue un désavantage.

Se projeter dans l'avenir semble difficile pour nos écoliers. Le fait d'avoir le Baccalauréat n'assure pas pour autant un emploi. Devenir maître d'école en 1950 se fait dans la continuité du Brevet. Maintenant, l'élève doit envisager un Baccalauréat, puis trois années de formation en faculté avant d'intégrer l'IUFM pour deux années, dans le meilleur des cas. Pour les

meilleurs, cette projection dans l'avenir se fait s'en trop de difficultés. Mais pour beaucoup, travailler ne sert plus vraiment parce que les diplômés ne sont pas la garantie d'un travail.

Dans les quartiers difficiles, la démotivation pour l'école est plus prégnante. Pourquoi faire des efforts alors qu'avec un diplôme nous ne sommes pas sûrs d'obtenir un emploi. **Cette désaffection des jeunes pour les apprentissages scolaires, représente un véritable danger pour l'école, moyen et long terme.**

Pour autant beaucoup de lycéens et d'étudiants ont des petits « boulots ». Quand on leur demande quelles en sont les raisons, le manque d'argent à la maison n'est pas le seul critère évoqué. L'idée d'avoir son propre argent à gérer, est importante mais également l'envie de se confronter au monde du travail, de se constituer une expérience, semble être gratifiant et nécessaire.

3) L'école républicaine

Pendant très longtemps, l'école républicaine a le monopole de la grande culture. Son ambition est de faire entrer l'écolier dans un univers beaucoup plus poétique, lui faire découvrir le monde !

Aujourd'hui ce sont les médias qui le racontent, dans le désordre, dans la démagogie, mais de manière passionnante, le pire et le meilleur. En effet, les adolescents passent en moyenne trois à quatre heures devant le petit écran. Pour autant, ils ne regardent pas uniquement des âneries et s'ouvrent tout de même sur le monde. Ainsi, celle-ci n'a plus le monopole de la transmission de la culture.

Ces derniers ont en plus une vie de culture juvénile en dehors de l'école. Pourtant les adolescents aiment venir au collège ou au lycée mais pour se retrouver entre eux, les amitiés, le flirt. L'enseignement, les cours viennent accessoirement. Le niveau d'intérêt pour les études décroît de la sixième à la terminale.

La massification et la démocratisation du système scolaire ont généré en quelque sorte le déclin de la motivation

B) Changement dans l'ordre de la relation pédagogique

L'avènement de l'école républicaine, fin 19^{ème} siècle, s'inscrit dans la volonté de s'opposer à l'église qui détient le monopole de l'éducation. Mais celle-ci construit une grammaire, un système symbolique sur le modèle religieux. En effet l'institution scolaire pose des principes sacrés, non négociables. **Les maîtres et professeurs sont la République.** Ils incarnent l'autorité charismatique, le sacré parle, en dehors de leur personnalité : « Si tu ne me respectes pas, respecte au moins ce que j'incarne ».

Pour tous, ils sont Aristote ou presque, la culture avec un grand C. L'école est donc un sanctuaire, endroit protégé, évacué des désordres de la vie sociale. Les parents n'y viennent pas, la hiérarchie y est conservée. La transmission du savoir s'appuie sur le raisonnement Pascalien. Ma raison me dit de croire. Pour cela je me plie à la croyance et au final je vais croire : « Fais des exercices, apprends tes leçons et ensuite tu verras ce qu'est la critique ». L'école est autoritaire, la soumission importante. L'élève se soumet aux exigences du système scolaire et seulement après il peut éventuellement brûler le Lagarde et Michard. Enseignant et élève se retranchent derrière un rôle.

Maintenant ce n'est plus le modèle de la vocation. Nous sommes devenus des protestants. La vocation, c'est se réaliser professionnellement : « J'aime les élèves, je suis là pour me réaliser ».

C) Changement de conception, instruire ou éduquer ?

Si l'école a agit très longtemps sur les élèves, maintenant elle s'adresse à l'enfant qui va faire grandir l'élève. L'école primaire a bien amorcé ce virage, d'autant plus que les écoliers sont souvent sur le registre de l'amusement (l'activité pour l'activité) et de l'identification (faire plaisir à son enseignant). Chez les adolescents, l'engagement n'est pas aussi aisé. Ces derniers ont cessé d'être amoureux de leur professeur. Ainsi il faut que **l'exercice ait du sens, que l'élève soit au coeur de l'apprentissage, que la pédagogie soit active**. De fait, tout le modèle se casse, tout le système se défait.

Le métier apparaît subjectivement plus difficile, alors que les classes sont moins chargées. Il y a moins de triples niveaux, la rémunération est plus intéressante.

Mais le temps que nous y consacrons, reste un temps beaucoup plus épuisant. Le professeur doit faire la preuve de l'intérêt de ce qu'il propose. En effet, dans les collèges avant d'envisager de faire son cours, l'enseignant passe la moitié du temps à créer les conditions d'un bon apprentissage, tout en gérant la discipline. Et cela est à reconstruire tous les jours. Ce changement de relation entre enseignant et élève s'observe également entre patient et médecin. Ce dernier n'a plus le monopole de la connaissance et le malade par le biais des médias, d'Internet, arrive de plus en plus avec un propre diagnostic.

Enseigner devient donc une épreuve. Lorsque le cours fonctionne, c'est un bonheur, le maître en sort gratifié. Par contre, quand cela ne marche pas, l'estime de soi du professeur est attaquée. Comment aide t-on ces enseignants ? L'institution pense que ceux-ci vont apprendre à avoir une autorité naturelle.

Mais pour les élèves, également se rendre à l'école peut devenir une épreuve. Quand ils sont confrontés à l'échec, trois types de comportement peuvent se manifester chez ces derniers. L'élève s'enfonce dans le malheur, devient très dépressif. Les plus « malins » envisagent « l'école Canada dry ». Cela ressemble à l'école mais ce n'est pas l'école. Ils font semblant d'écouter, sont présents physiquement : « Je viens en cours, je ne fais pas le bazar, c'est bien comme cela ». Enfin ceux dont l'école met en cause ce qu'ils sont. L'échec est trop grand, la culture trop éloignée de leur réalité du coup ceux-ci, s'insurgent contre le système (événement réguliers dans les écoles).

Conclusion

- Il ne faut **pas considérer le manque de motivation des élèves comme pathologique**
- Tous les métiers qui exposent les individus vont devoir **mener une réflexion sur le soutien** a apporté aux différents acteurs.
- Véritable enjeu de justice scolaire: **L'institution doit valoriser l'estime de soi qui doit être en dehors de la performance.** Ne plus envisager, « que le meilleur gagne » mais bien que chacun donne le meilleur de lui-même.

Ainsi, il apparaît important de **redonner une image positive à chacun de nos élèves**. Les enfants du peuple peuvent être humiliés: « tu vas être ouvrier si tu ne travaille pas plus! » En même temps, nous devons nous interroger sur les appréciations portées sur les bulletins qui peuvent être humiliantes. Le système scolaire doit être sélectif, mais sélectionner de manière juste.

Nous devons réfléchir sur les vaincus du système. Tout le monde ne va pas et ne peut pas gagner, il faut donc protéger ces derniers. L'école reste cruelle à ce niveau là.

Peut être, devrions-nous envisager de déscolariser la société ?. L'école a peut-être trop d'importance, l'attente y est trop grande et ne peut être satisfaite. **L'école, service public, ne devrait-elle pas offrir la possibilité à chacun d'entre nous, de revenir pour reprendre une formation ou bien alors approfondir celle réalisée ?**

Marie Hélène FLEURY
Professeur d'EPS
Lycée Claude De France
Romorantin (41)